

L'aile égale

Une vie vaut une autre vie. Ma vie ne vaut pas plus que celle d'une mouette. Ce matin, j'ai cessé de croire que le souffle qui m'anime me distingue de celui qui fend l'air d'un battement d'aile. J'ai compris que le ciel ne juge pas, qu'il ouvre à chaque cri le même espace, qu'il accueille sans hiérarchie les élans, les faims, les vertiges. Alors j'ai fermé les yeux, et ma peau s'est ouverte en ailes.

Je suis devenue mouette. Non pas oiseau de hasard, mais voyageuse du sel et de la lumière. L'océan m'a reconnue, il a soulevé mon secret sur ses épaules d'écume. Mes plumes boivent le vent, mes yeux se gorgent d'horizons. J'avance dans l'azur comme on glisse dans un rêve lucide, entre la clarté et sa brûlure. Sous moi, le monde tremble d'humanité : les hommes paraissent minuscules, courbés sur leurs désirs, les mains pleines de sable. Leurs pas s'effacent avant qu'ils ne sachent où aller. Ils lèvent parfois la tête, étonnés de ma liberté, sans savoir que c'est d'eux que je me suis échappée.

Je décris des cercles au-dessus des vagues, j'épouse leurs colères, leurs soupirs. Le soleil me traverse, m'embrase, me fait vibrer comme un cri dans le cristal. Parfois, je me laisse tomber d'un coup, ivre de vide, pour effleurer la peau mouvante de la mer. L'eau se referme sur moi comme un secret — un instant seulement — puis je remonte, ruisselante de lumière, portant dans mon bec le reflet d'un ciel neuf.